

Programme d'internationalisation : centre et périphérie en mouvement

Le tuteur de français au service d'un repositionnement

Marika Abadie

Abstract

Témoignage autour de l'internationalisation d'un campus hong-kongais à travers le lancement d'un programme de tuteur de français inédit dans la région, cet article souligne les places des pôles en présence et analyse leurs interactions. Entre mobilité et flexibilité, le tuteur intervient dans toutes les strates de la vie universitaire étudiante et, par sa présence, interroge les profils en contact. Dans le rapport à l'étranger en tant qu'individu comme en tant que membre d'un collectif à la quête identitaire en constante actualisation, l'apprenant et le tuteur de français créent un point de rencontre qui enrichit les relations entretenues par les différentes cultures. Cette rencontre remet alors en perspective les définitions et les rôles de la périphérie et du centre. Des mouvements s'opèrent et des énergies se libèrent pour refondre les concepts et rafraîchir un schéma qui échappe dorénavant à toute forme de contexte et n'existe que dans la relation sociale, théâtre de l'interaction.

Mots-clés : centre ; périphérie ; internationalisation ; tuteur de français ; décloisonnement ; compétence interculturelle ; démarche actionnelle ; rencontre ; vivre-ensemble.

Introduction

Les liens tissés entre l'Orient et l'Occident au cours du XXI^{ème} siècle ont souvent pour caractéristique une trajectoire relationnelle teintée du rapport dominant-dominé. La région administrative spéciale de Hong-Kong n'échappe pas à ce courant ; restée en dehors des principaux événements scellant le destin de la Chine Impériale, cette partie du territoire connaît la colonisation britannique dès 1842. Déployant ses atouts autour de son positionnement stratégique, elle devient un point d'attraction mondial dans une perspective géographique, politique, économique ou

commerciale. Depuis sa rétrocession à la République Populaire de Chine en 1997, Hong-Kong poursuit sa quête identitaire et tente de trouver un équilibre entre un passé colonial aux influences très ancrées dans la société moderne, des rapports avec le continent chinois de plus en plus étroits, des vagues d'immigration successives qui ont diversifié le paysage culturel et social, une fréquentation de travailleurs expatriés pour une durée variable en hausse et un tourisme à la courbe croissante.

Attractive et métissée, la ville de Hong-Kong propose de nombreux cursus éducatifs couverts par divers établissements dont huit universités publiques. Parmi elles, Education University of Hong-Kong est principalement dédiée à la formation de futurs enseignants. Elle accueille des étudiants locaux mais est également ouverte aux apprenants venus d'ailleurs, de Chine continentale notamment. Cette collaboration universitaire s'inscrit dans le cadre de la politique d'internationalisation du campus menée depuis quelques années par l'administration hong-kongaise et pour laquelle un certain nombre de dispositifs et de projets ont été amorcés. L'année 2016 a marqué le lancement d'un programme de French International Tutor inédit dans la région, en collaboration avec le Consulat de France à Hong-Kong et Macao et le département de Linguistics and Modern Language Studies. En effet, en parallèle d'un programme de tuteurs d'anglais hébergés par le Centre de Langues de l'université, sont également présents à temps plein sur le campus deux tuteurs locuteurs natifs de français. Venus directement de France, nous considérons ainsi qu'ils entrent dans la première conception du « centre » de notre réflexion tandis que leur terrain de travail appartient à la « périphérie ». Sur place, leurs différentes missions et leurs domaines d'intervention sont axés sur l'interculturalité et sa promotion.

Il semble alors intéressant d'analyser ce sujet en se préoccupant des mouvements qu'entraînent ce programme de tuteurs de français sur la périphérie et le centre. Dans la volonté de créer une rencontre, de quelles manières le centre et la périphérie interagissent-ils ? Quels sont les enjeux de ce dispositif sur l'apprenant et dans quels sens convergent-ils ? Enfin, **le rôle du tuteur**

de français dans une stratégie d'internationalisation manifeste-t-il une volonté de se rapprocher du centre ou de se recentrer sur la périphérie ?

Pour tenter de répondre à ces questions nous interrogerons d'abord les mouvements du centre vers la périphérie en observant les champs et les actions des tuteurs. Puis, dans une seconde période, nous aborderons le chemin de la périphérie vers le centre lorsque la découverte de l'interculturalité se transforme en compétence interculturelle. Dans un dernier temps, nous nous pencherons alors sur la relocalisation du centre et de la périphérie ainsi que sur leurs nouvelles définitions et vitalités.

Précisons que notre méthode d'approche se base sur l'observation participante. Ce procédé d'immersion dans un cadre social et culturel défini, aussi petit soit-il, favorise l'étude de cette sphère en qualité d'observateur et de participant. Selon Jennifer Platt (379), c'est vers la fin des années 1930 que l'expression « observation participante » semble faire son entrée dans son acception actuelle, en tant que technique de recherche dans laquelle le sociologue observe une collectivité sociale dont il est lui-même membre.

En effet, l'auteur de cet article a intégré le programme de French International Tutor avant de devenir Senior French International Tutor et d'encadrer l'équipe de tuteurs internationaux. Son rôle, ses fonctions, les réactions qu'il a recueillies et les règles auxquelles il s'est plié sont donc rendus sous l'éclairage d'une expérience de terrain, d'une immersion dans la vie universitaire et analysés comme matériau de réflexion privilégié. Témoignage et analyse concourent ici dans les propos de l'auteur également observateur et participant mais n'implique pas la présence d'un point de vue stylistique. Le ton neutre de la troisième personne exprimée au masculin singulier est apprécié pour distancier l'auteur de l'objet d'étude et permettre un questionnement plus large dans un souci exclusif d'objectivité.

I. Du centre vers la périphérie : les champs et actions du tuteur

Tout d'abord, analysons les différentes missions et facettes du tuteur et les espaces-temps qu'il est en mesure d'investir pour assurer sa présence sur le campus. Multiple, son mandat l'amène à traverser les lieux et les moments ce qui conduit à questionner l'existence de frontières, de limites auxquelles le tuteur se heurte ou au contraire qu'il cherche à imposer dans sa vie sur le campus.

1. Entre polyvalence et représentation constante : le jeu des masques

La polyvalence est la caractéristique principale de la fonction de tuteur de français. Celui-ci partage son emploi du temps entre deux départements qui tendent vers des objectifs similaires : représenter à la fois la France, le français et la culture française mais également participer à la vie étudiante en rejoignant le groupe de tuteurs d'anglais et en incarnant à leurs côtés le visage de l'international sur le campus. Il doit donc impulser un mouvement double.

Dans la promotion de la diversité il figure comme le symbole de la France et par extension de la francophonie. Dès 2016, année de lancement du programme, son défi est contenu dans l'action gémellaire d'intégrer tout en s'intégrant. Dans l'intégration d'une équipe multiculturelle où l'origine de chacun s'efface pour laisser place à un melting-pot de cultures et d'influences, il valorise la diversité concentrée autour de la langue anglaise. En même temps, il doit se démarquer du groupe pour rendre visible sa spécificité et promouvoir le français. Déjà le rapport au centre interpelle car il ne s'agit plus d'un seul centre comme seul pôle étiqueté « anglais » ou « français ». Le tuteur se fait agent qui porte, à la manière des poupées russes, deux identités imbriquées l'une dans l'autre : celles de International Tutor et de French International Tutor. Source d'un système qui promeut deux cultures, la française et l'internationale, il participe de ce fait à l'enrichissement du centre dans lequel ne réside plus qu'une seule culture exclusive mais plutôt tout un ensemble de cultures, un pôle international.

Partagé entre le bureau des affaires étudiantes (SAO) et le département de linguistique et de langues modernes (LML), le tuteur de français rejoint plusieurs missions. Avec LML il participe

à l'élaboration de la mineure de français. Dans ce cadre il assiste les professeurs dans les cours de français délivrés en option et ouverts à tous. Il prend la responsabilité des activités de production et de compréhension orales en demi-groupe. Pour aider les apprenants en difficulté il organise également des séances individuelles de tutorat. Dans la construction du site internet des ressources de français, il collabore avec les professeurs en charge du projet en proposant identités visuelles ou exercices ciblés autour des difficultés que peuvent rencontrer les étudiants cantonophones. Son expertise et ses qualités pédagogiques sont convoquées dans la transmission des savoirs que ce soit en classe ou dans le travail en équipe. Le tuteur de français tient le rôle d'assistant auprès du professeur de français et s'occupe également d'organiser les activités culturelles extra-curriculum qu'il soumet au département et met en place durant l'année pour tous ceux qui souhaitent y participer.

La promotion du français et du département devient un enjeu particulier pour le tuteur. Par des activités ludiques, il développe une stratégie marketing et tous les supports publicitaires qui lui sont liés. Cette tâche lui permet également d'interagir avec les acteurs de la francophonie à Hong-Kong. Le consulat, les entreprises ou commerces deviennent tour à tour des partenaires avec lesquels il instaure une solide relation de confiance et de collaboration. En cela, le tuteur de français représente le visage de la France à l'intérieur comme à l'extérieur du campus. Son sens de la communication doit couvrir tous les champs d'action.

Avec SAO, il opère ce travail de représentation à travers deux grandes manœuvres. Impliqué dans l'organisation de rencontres thématiques avec le public étudiant, il s'associe aux tuteurs internationaux pour de grands événements qui tiennent lieu sur la place centrale de l'université. Ici, la symbolique de l'endroit est importante car on localise les représentations du centre au milieu de l'université. Là, se déroulent tout au long de la journée des animations autour des langues et des cultures occidentales, c'est un point de rencontre. Dans cette célébration réside la volonté de partager et de transmettre dans une combinaison du plaire-instruire. Cette promotion

de la diversité inclus des rencontres et échanges, prémisses d'une ouverture à l'Autre dans toute son étrangeté. Le tuteur se fait guide et véhicule des données culturelles en s'adaptant au public.

La seconde prérogative du département en charge de la vie étudiante oblige le tuteur à participer à la vie dans les logements universitaires. Hébergé parmi les étudiants dans les résidences étudiantes, le tuteur intervient aussi dans les projets qui concernent la vie des résidences en dehors des temps de cours. Tenu de rester accessible à tous, son écoute et son sens du dialogue sont essentiels dans ses relations avec les résidents. Pour eux, il organise d'autres événements, plus simples, plus décontractés mais toujours à vocation pédagogique. Dans un rapport plus familier avec les étudiants, une relation de proximité peut facilement s'instaurer. Il change de masque à la vitesse des acteurs de l'opéra chinois : tuteur international et de français, représentant de la diversité, enseignant de langue, il est également guide et fournit un appui, un soutien dans différents domaines. Son statut est à resituer dans la conception latine comme chinoise du terme. En effet selon la racine latine *tutor, trix*, le tuteur est celui qui protège. Il est garant d'une aide et se pose en référent. De la même manière, l'idée de l'enseignant comme un grand-frère est très ancrée dans la pensée chinoise, elle véhicule écoute et respect. Dans la langue chinoise le terme associé 辅导员 [fǔ dǎo yuán] se compose de trois caractères porteurs de ce sens : celui qui guide dans les études. Linguistiquement, le centre et la périphérie s'harmonisent autour d'un même sens pour désigner le tuteur.

Ainsi, l'occupation spatio-temporelle devient un enjeu supplémentaire dans le déploiement de forces du tuteur et dans l'exécution de sa mission.

2. L'investissement des lieux et du temps universitaire : un contexte spatio-temporel étiré jusqu'au décroissement

Avant de revenir sur les traces du tuteur dans les résidences universitaires, pistons son parcours géographique au sein de l'université. Le lancement d'un programme de la sorte exige en premier lieu une certaine visibilité. En cela, c'est tout le paysage spatio-temporel du campus qui

s'en trouve affecté. Lors des cours de français, la salle de classe est investie. Lieu de la transmission et de l'échange des savoirs, l'occupation de ce lieu par le tuteur ne constitue aucune surprise. Il s'inscrit ici dans la lignée traditionnelle de l'occupation de l'espace dans un contexte universitaire. Cependant la mobilité du tuteur aide le français à sortir de cette enceinte confinée.

Comme nous l'avons vu il est présent sur la place centrale de l'université c'est-à-dire qu'il circule autour de tous les espaces ouverts. Par ce biais, l'impact visuel résonne plus fort et, par conséquent, touche davantage de personnes. Son occupation des espaces communs, en raison de sa présence physique ou relayée par des affiches promotionnelles, s'impose aux regards non plus seulement de tous les étudiants mais plus globalement de toute personne circulant à cet endroit. Le programme de tuteur de français devient un instrument de promotion de l'université toute entière car c'est également une manière de souligner son dynamisme et sa modernité. Elle fait appel à l'extérieur pour enrichir son offre. A l'aide d'une campagne publicitaire importante, la représentation du français sur le campus peut autant se concentrer sur le visage du tuteur que sur ses activités ou encore sur la langue française. L'apparition de mots en français sur les murs constitue un acte important : l'affichage revendique une vie francophone éclos sur le domaine universitaire.

Autre lieu de haute importance dans l'installation du dispositif sur le campus : la création d'un espace dédié au tuteur de français. Le bureau comme espace de travail, de rencontres et de ressources matérialise dorénavant le lieu francophone. Sa fonction est autant pratique que symbolique. Elle assoit la présence comme le sérieux du rôle de tuteur au lieu de le laisser voguer ça et là dans l'enceinte de l'établissement. A la fois propice au travail, à la réflexion, à la réception d'étudiants lors de consultations individuelles et accessible à tous, le bureau est une forme de reconnaissance. Symboliquement il rappelle les notions de travail et devient un lieu de rendez-vous privilégié pour celles et ceux qui souhaitent rencontrer la France, le français ou son représentant. Ses conditions concèdent au français une visibilité et une assise dans le paysage extérieur de l'université. Au contraire, dans le cadre de la promotion des activités culturelles, les réseaux sociaux,

les plateformes en ligne et les résidences universitaires demeurent les endroits de prédilection pour le tuteur. La proximité étudiant/tuteur dans la vie privée peut participer d'une amorce de dialogue. Le cadre plus décontracté peut aider à interagir plus efficacement en français ou en anglais. Le tuteur intègre également l'espace privé.

Cette mobilité se conjugue avec une forme d'omniprésence, on assiste alors à un décloisonnement du français qui sort du huis clos de la classe pour s'étendre à chacune des sphères fréquentées par le public de l'université. Le rayonnement de la langue et de la culture françaises semble fonctionner lorsque, amorcée par le regard, la parole se déclenche au profit de la rencontre de visu comme sur les réseaux sociaux. L'abondance des lieux témoigne d'une volonté de penser la présence dans sa globalité : du visage au langage, de l'activité scolaire à l'extra-curriculum, de l'espace public au registre plus personnel. Il en est de même quant à l'aménagement du temps.

Dans une démarche scolaire, le tuteur s'attache d'emblée aux plages horaires de cours durant lesquels il enseigne le français et se trouve dans un rapport d'enseignant à apprenants. Première porte d'entrée à la promotion de ses activités, le temps de la classe demeure toutefois le temps de l'apprentissage traditionnel et se compte de séances en séances, de semaines en semaines, guidé par la finalité du curriculum ou d'un objectif sensible comme l'examen. En dehors de ce temps il est essentiel de séduire et fidéliser le public en proposant des rendez-vous et en instaurant une fréquence. Des temps de rencontre récurrents sont envisagés. Hebdomadaire, mensuel, semestriel ou annuel, chacun de ses instants est réservé à une activité particulière. Ils créent des repères sur une frise, s'inscrivent dans le calendrier universitaire. Entrer dans le rythme de l'établissement en imposant une cadence signe un accord de fidélité entre l'école, le public et les tuteurs. En cela, la régularité des rendez-vous forge la puissance temporelle du français sur le campus. En partenariat avec le consulat il peut par exemple proposer des projections de cinéma francophones pendant la fête de la Francophonie. Ce temps est calqué sur le calendrier des activités francophones et permet à différents acteurs de la francophonie de se rencontrer. En superposant les calendriers, les acteurs et les réseaux, le tuteur fait fusionner les temporalités et enclenche un

mouvement de fréquence et d'ouverture aux autres. Cependant dans les halls étudiants, le tuteur évolue sur une toute autre échelle du temps. Outre les moments spécifiques qu'il dédie à ses événements réservés aux membres de sa résidence, il est tenu de se rendre disponible à tout moment et a pour devoir de conserver une certaine flexibilité. Vivant parmi les étudiants il peut être sollicité pour diverses raisons, prêter une oreille attentive ou simplement entrer en communication avec ses voisins de chambrée en face de qui il doit toujours montrer l'exemple.

Cet étirement spatio-temporel mêlé à l'omniprésence du tuteur pose toutefois la question des limites. Pour le tuteur comme pour l'apprenant, il semble important de maintenir une distance, une fine frontière entre vie professionnelle et vie privée, pour le bien-être de tous.

3. Les limites de la mission : rétablir des frontières pour renforcer le lien

La question de la limite entre vie privée et vie professionnelle n'est évidemment pas traitée de la même manière selon le continent sur lequel on se place. Sur le campus hong-kongais il apparaît clairement que la première difficulté pour le tuteur est d'aménager son temps. De l'investissement des lieux et du temps, il ne demeure qu'une omniprésence qui peut créer une forme de familiarisation et apporter un climat favorable à la communication ou au contraire se vider de sens car on ne situe plus ses champs d'actions.

Le tuteur de français vit au milieu des étudiants et travaille également à leur contact. Dans les résidences universitaires, il est logé dans un dortoir non mixte et partage la cuisine et la salle de bains avec d'autres étudiants du même étage. De ce fait, pour lui comme pour eux, la question de la distance est cruciale. Nous avons vu par le jeu des masques que le tuteur jongle entre les positions et se révèle être tantôt enseignant, tantôt guide, protecteur toujours, mais se doit également de maintenir une distance entre lui et l'apprenant. Cette oscillation entre distance et rapprochement est parfois complexe à gérer. Dans les résidences, on s'habitue vite à la présence du tuteur qui devient, peu à peu, un voisin comme les autres. Ce membre de l'équipe pédagogique peut au contraire faire peur à d'autres apprenants. Ceux qui le perçoivent uniquement comme un maillon

de la hiérarchie de par son statut de non-étudiant par exemple, peuvent entretenir une crainte ou ressentir une menace. Pour d'autres, l'impact peut s'avérer au contraire très positif car leur timidité peut s'estomper et pousser leur participation aux activités ou à une prise de contact. Néanmoins le tuteur n'est jamais là pour influencer les jeunes à vivre la vie étudiante des pays occidentaux. En pratique cet aspect est d'ailleurs impossible car il est obligé de respecter, exactement comme les étudiants, les règles des dortoirs sans aucune dérogation possible. Là réside une contradiction : le tuteur incarne la figure de l'ouverture à l'autre cela dit, lui ne fait que se plier aux règles établies. On lui demande aussi de veiller à l'ordre dans les dortoirs et de montrer l'exemple. Finalement il vit dans son contexte professionnel tout le temps de son contrat et est reconnu par l'administration sous le statut d'employé de l'université, jamais de lecteur ou d'enseignant.

Pour les apprentis professeurs qu'il côtoie au quotidien il faut pouvoir fixer un point d'existence qui les invite à se rapprocher s'ils le souhaitent. Cette approche possible partout et tout le temps pose également des limites. Le tuteur doit parfois décider d'imposer des horaires par exemple, sans quoi sa vie privée serait constamment perturbée. Confiance, respect et discrétion constituent des alliés à l'épanouissement de chacun et à l'entente mutuelle. En posant les prémisses de cette mission de tuteur, l'université a pensé aux bienfaits d'une telle relation de proximité sur l'étudiant. Or, pour éviter qu'il ne se lasse de l'outil qu'incarne le tuteur, il semblerait intéressant de redimensionner quelque peu les espaces de chacun. Cette fusion des rôles, des temps, des lieux et des vies est en effet une question à débattre. Nous pouvons noter que la cohabitation ne résonne pas de la même manière en France ou à Hong-Kong ville surpeuplée, à la crise du logement importante. De cette donnée culturelle se dégage également un lien de filiation entre l'université qui accueille, héberge et le tuteur qui devient un membre de la famille EdUHK. La représentation du centre est placée sous protection -mais aussi sous surveillance du système universitaire de la périphérie et crée une confusion jusqu'à la fusion de ces deux pôles.

De plus, le profil du tuteur est également un point à soulever. Comme nous l'avons compris ses compétences et masques divers obligent à certaines exigences lors du recrutement. Diplômes

universitaires, expériences dans l'enseignement, attrait ou liens déjà existants avec l'Asie, profil international, maturité, sérieux et souplesse dans le travail sont autant de qualifications à remplir pour accéder à ce poste. Les profils retenus sont rarement des profils de débutants. En cela des personnalités déjà expérimentées peuvent entretenir quelques difficultés avec ce contexte. Vu de l'Occident une installation du tuteur dans la classe, le bureau et les logements partagés paraît incompatible avec la mission pédagogique car elle impose une distance, celle de l'enseignant et de l'élève. Pourtant ce rouage est au cœur du programme des tuteurs de français et d'anglais dans l'université. Même si l'on peut supposer que l'enjeu économique a une importance dans ce choix, la question de la résidence parmi les étudiants constitue un sujet de débat tant pour le confort de chacune des parties convoquées que pour l'efficacité du programme en lui-même.

Le tuteur représentant du centre devient un outil qui, par ses différents rôles, est utilisé par la périphérie. Elle le fait même fusionner en le considérant comme venu du centre mais traité comme un élément de la périphérie. Le décloisonnement de sa mission, dans le temps comme dans l'espace démultiplie les occasions de rencontre. Paradoxalement, cet investissement de tous les temps et de tous les espaces peut s'avérer dangereux pour l'équilibre du programme comme pour la démarcation vie privée, vie professionnelle du tuteur et de l'étudiant. On assiste à la création d'un programme comme à la fabrication d'une nouvelle dimension où les temps et les lieux se superposent jusqu'à la fusion. La mise en place d'un rythme, de repères et de croisements entre l'intérieur et l'extérieur du campus donne corps aux valeurs représentées par le tuteur : la promotion de la diversité culturelle et l'ouverture au monde francophone. Avec l'inauguration de ce programme, le français sort de la salle de classe, il est visible, audible et mis à la disposition de tous. La compétence linguistique et culturelle circule autour au sein du campus. Ce voyage du tuteur de français jusqu'au noyau de la périphérie constitue alors une autre façon d'envisager l'apprentissage par la proximité, le décloisonnement et le croisement de compétences. Il serait intéressant d'analyser comment les éléments de la périphérie, à savoir le public étudiant, reçoit le tuteur. Quels

sont les mouvements de la périphérie vers le centre ? Quelle(s) compétence(s) assimile-t-on face à un outil de promotion de diversité culturelle ?

II. De la périphérie vers le centre : de la découverte culturelle à la compétence interculturelle

Le programme de tuteur de français s'adresse à tous les étudiants de l'université. Cependant la réception de la mission tutorale n'est pas la même selon les origines, ambitions, lacunes ou attentes du public. Celui-ci va entrer en contact et être sensibilisé à la promotion de la diversité différemment. La question de l'identité de celui qui bénéficie du programme est essentielle. Les mouvements de la périphérie vers le centre passent de la découverte culturelle à l'acquisition d'une compétence interculturelle.

1. La réception hong-kongaise : une quête de soi en tant que membre d'un collectif multiculturel

L'université de l'éducation de Hong-Kong accueille un public local, des étudiants étrangers venus de Chine Continentale et/ou des pays asiatiques voisins ainsi que de futurs enseignants issus d'universités occidentales en échange. En définissant ces publics il est également possible de recenser les réactions particulières des différents publics que fréquente le tuteur de français.

Nous pouvons tout d'abord analyser le public des étudiants locaux. Pour la plupart destinés à l'enseignement sur le territoire de Hong-Kong, ce sont des étudiants ayant le cantonais comme langue maternelle et l'anglais comme langue seconde. Cette dernière, souvent injectée dans la vie linguistique dès l'enfance est la plupart du temps très bien maîtrisée. Le phénomène est d'ailleurs le même pour ceux qui connaissent également le mandarin. Ce sont des étudiants qui n'ont jamais été confrontés à l'apprentissage d'une langue étrangère en classe. Leur relation avec l'anglais ou le mandarin établie depuis l'enfance, sans compter leur langue maternelle, le cantonais, n'ont pas exigé de rigueur d'apprentissage comme celle que l'on connaît en classe. Pour la première fois les apprenants plongent dans un milieu francophone en découvrant langue, culture et méthode

d'acquisition. Les consultations et aides du tuteur de français sont ici essentielles car elles rassurent, complètent et consolident les notions apprises en classe. Le tuteur perçu comme un assistant pédagogique offre un véritable complément au cours. Son rôle est d'ailleurs étudié pour l'impliquer plus intensément dans le cycle de la mineure actuellement en préparation. L'intérêt pour ces apprenants peut être perçu comme la démonstration d'une « motivation existentielle » (Dreyer 3). Cette notion étudiée et développée par Serge Dreyer induit que leur attrait pour la francophonie réside en une relation affective renforcée et fait également écho à une quête identitaire. Pour les apprenants, la connaissance du français « permettrait d'atteindre un objet-but qui serait l'amélioration qualitative de leur existence en tant qu'individus » (11). Comme Hong-Kong offre des moyens mais ne propose aucune formation universitaire pour devenir professeur de français, le choix des cours de l'université séduit en ce qu'il gratifie le parcours scolaire de l'étudiant d'un bonus linguistique. Le français directement en concurrence avec le coréen et le japonais conserve une place de choix pour les recruteurs qui y voient un gage qualitatif plus rare que le mandarin. Pour ceux qui ne souhaitent pas poursuivre dans la voie de l'enseignement, l'apprentissage du français à Hong-Kong constitue un atout majeur dans leur recherche d'emploi. Avec la plus grande communauté française d'Asie, les entreprises installées à Hong-Kong sont friandes de candidats jonglant entre trois ou quatre langues. Une minorité d'apprenants, déjà en poste ou encadrés par des managers français désire apprendre la langue pour gagner en crédibilité professionnelle et envisager une embauche sur le long terme. Eux sont tout autant intéressés par les aspects culturels que linguistiques portés par le tuteur de français. Leur goût pour les questions culturelles reste tout de même superficiel car l'étrangeté du tuteur ne pique pas leur curiosité à vif. Dans l'ancienne colonie britannique devenue mégapole cosmopolite, le rapport à l'Autre, à l'étranger, communément appelé *gwailo* en cantonais (鬼佬), est normal. D'ailleurs, l'origine du terme qui signifie littéralement *fantôme* en référence au visage blanc, dénonce la différence et signale dans le même temps une apparition, une rencontre visuelle. Comme les étudiants locaux sont habitués à croiser des visages non asiatiques, nous pouvons nous interroger sur ce qui tient de l'habitude et

de la connaissance des cultures en contact. De cette familiarité avec le centre résulte une certaine conscience des différences entre les cultures. Hong-Kong, au passé rythmé par la colonisation et l'immigration sur laquelle elle s'est bâtie est aujourd'hui moins curieuse de la rencontre avec l'Autre pour le découvrir. L'étudiant exerce en miroir une réelle introspection de ce qui fait sa spécificité, de ce qui a été hérité du métissage, du brassage culturel et de la culture traditionnelle cantonaise. De plus, le territoire de Hong-Kong est déjà un melting-pot culturel. Imprégnée de culture cantonaise, rendue à la Chine continentale après une domination britannique de plus de cent ans, la ville connaît des vagues d'immigration successives qui redéfinissent l'identité du territoire et la conception de l'Autre. Les étudiants hong-kongais sans le savoir, fondent les rôles, les échanges et les attentes autour d'un vivre-ensemble à enrichir. Parmi le national et l'international, l'apprenant hong-kongais semble se positionner à mi-chemin et questionne son identité dans cet axe. Il est familier de l'Occident mais le connaît-il pour autant ? Il faut compter sur leur curiosité pour qu'eux-mêmes trouvent la réponse. Cette question de la construction identitaire et des facilités à comprendre et à interagir avec les éléments de la société locale et contemporaine est propre aux étudiants hong-kongais, déjà partie d'un tout déjà multiculturel. Néanmoins, ce phénomène n'est pas propre à tous les publics.

2. Le profil de l'étudiant *mainlander* : l'écho de l'individualité à travers l'Autre

L'autre catégorie d'apprenants que nous pouvons isoler est celle des étudiants étrangers venus de Chine continentale. Pour eux, la rencontre avec le tuteur n'a pas le même impact et ne représente pas les mêmes enjeux. Notons d'abord que ces étudiants ne sont pas considérés comme locaux par l'ensemble de la structure hong-kongaise alors qu'ils pensent arriver dans un environnement qui les assimile comme tels. Ils sont d'ailleurs sélectionnés ou bénéficient de programmes ou de bourses spéciales. Tous ne s'installeront pas à Hong-Kong par la suite. Ils représentent une immigration choisie. Eux, ne parlent pas forcément cantonais. Cependant, leur niveau d'anglais, langue apprise dans le cadre scolaire, est élevé. Leur approche des tuteurs est

totale­ment différente. D'ailleurs il est intéressant de noter que lorsqu'ils apprennent que leur interlocuteur parle mandarin un rapprochement immédiat s'opère même si la discussion se poursuit en anglais. Effectivement, cette connivence vient de la conscience de leur deux étrangetés qui, au lieu de les diviser de part leurs fortes différences culturelles, les unit. La Chine que l'on considère comme partie de la périphérie, se rapproche donc de la France, partie du centre, en considérant leur situation similaire. Pour ces apprenants qui n'ont pas la même familiarité avec l'Occident, la présence du tuteur est abordée comme une chance. Ils y voient un moyen de progresser d'un point de vue linguistique. En classe de français, plus habitués à l'acquisition des langues, ils maîtrisent le métalangage et sollicitent souvent l'aide des tuteurs sur des questions grammaticales précises. La tentation serait de croire à une maturité inférieure à celle des apprenants locaux car ils auraient eu un éventail de ressources moins larges que s'ils avaient grandi à Hong-Kong. Leur scolarité pour laquelle ils se battent au quotidien participe de leur évolution sociale. Travailleurs, ils sont beaucoup plus à même de mener le débat autour de questions culturelles car, entre découverte et attrait pour l'étranger, ils comprennent, par le reflet que l'Autre leur impose, leur caractère propre. Ils sont également plus curieux car moins familiers avec l'étranger. Pour eux la construction identitaire passe par la conscience d'une différence qui, dans le contexte, s'avère double. Fréquenter le tuteur de français est perçu comme une ressource de savoirs et de réflexion. Eux-mêmes avouent parfois qu'ils y voient un moyen de se comprendre davantage car ils sont confrontés à une étrangeté totale et neutre, aucune proximité culturelle ou question politique n'est à soulever. Rencontrer un tuteur et partager des événements ou des activités s'avèrent un véritable avantage dans leurs études en enrichissant le spectre de leurs compétences et savoirs à divers niveaux. La connaissance de soi à travers l'Autre les engage à explorer la piste du savoir identitaire. Par ricochets cette démarche suscite l'émotion car elle sollicite des points sensibles et personnels à chacun particulièrement dans la période initiatique que constituent les années universitaires. Pour reprendre les travaux menés par Martine Abdallah- Pretceille (« Communication interculturelle » 52), on assiste d'abord, en fréquentant les divers espaces sociaux de vie, à la révélation de « l'Autre culturel ». Dans notre

contexte, celui d'un quotidien internationalisé, « la multiplication des contacts directs et indirects pulvérise la notion d'acculturation qui sort de la logique binaire pour s'inscrire dans une multipolarité » (52). Le rapport aux autres en tant que collectif, à l'Autre comme individu étranger, et à soi devient très personnel et engendre des comportements autonomes qui personnalisent le questionnement que soulève cette rencontre. Ainsi se développe la conscience d'une identité culturelle. En parallèle, les rapports à sa société et à ses pratiques ou à ses influences et à ses choix par exemple tremblent sous l'écho sensible de l'affirmation d'un soi. Dans cette délimitation du *moi* culturel se reflètent alors d'autres problématiques existentielles. Mais, dans cette nouvelle façon d'apprendre sur soi, on ne peut plus parler de méthode ni de savoir académique. L'université, par la mise en place de ce programme de tuteurs, construit le « baroque culturel » de ce décor d'apprentissage. Dans cette mise en scène de la rencontre, le *moi* intérieur, l'Autre et le chemin emprunté pour démêler cette intrigue entraîne le passage d'une compétence culturelle à une compétence interculturelle.

L'apprenant s'interpose entre l'Autre et lui-même, entre les langues et les cultures en présence. Il se bâtit d'un point de vue individuel et sa curiosité ne cesse de croître au rythme d'une réflexion en travail constant. Cette démarche souvent inédite pour de nombreux étudiants du continent est une répercussion inattendue du programme. Elle prouve que la conscience de l'étrangeté touche davantage lorsque l'environnement d'origine est moins métissé, avec un accès à l'interculturalité plus limité.

Concernant les étudiants étrangers venus de pays voisins ou de l'ouest, leurs contacts avec le tuteur de français sont généralement restreints. S'ils font partie de leurs classes, ils considèrent le tuteur comme un enseignant. Même si certains confirment leur attrait pour le français en participant aux activités ou au cours, la relation qui s'instaure ne franchit pas souvent la sphère privée. Pour eux généralement, cette compétence interculturelle semble acquise et le rapport tuteur-étudiant reste cloisonné à la classe. Il devient à présent intéressant de sonder l'essence de cette compétence interculturelle qui nous interpelle et surtout les étapes de son acquisition.

3. L'acquisition de la compétence interculturelle au contact du tuteur de français

Avant d'aborder le thème de l'acquisition il faudrait prendre soin d'affiner notre définition de la compétence interculturelle. Dans un premier temps, le terme *compétence* signifie la capacité, l'ensemble des connaissances qui constitue un savoir agir, un savoir penser. Ici dans le champ de l'interculturalité, la compétence cible les facultés et les notions que chacun d'entre nous peut développer pour interagir avec l'Autre dans toute son étrangeté. La diversité culturelle, elle, promeut la multiplicité des régions, des langues, des traditions et des modes de vie. Elle se base donc sur une découverte d'informations que l'on peut lire sous forme de rapprochements ou de différences avec sa propre culture. La compétence interculturelle va plus loin car elle ne prend pas en considération la simple découverte de l'Autre, elle possède en effet des enjeux de communication.

Le niveau de langue, indifférent au succès de l'acquisition peut être une porte d'entrée vers cette capacité tant l'apprentissage d'un langage nous ramène sans cesse à notre condition d'apprenant, d'étranger. Au contact du tuteur, la langue comme première barrière à franchir, peut établir un point de départ comme un lieu de rencontre mais ne suffit pas. C'est par la notification de soi-même comme étranger que l'on pose le premier pas dans l'engrenage de la compétence. Cette notion d'étrangeté réciproque aux deux sujets qui se rencontrent soulève la problématique de la place de la nature et de la culture chez chacun de nous. L'aspect langagier peut être un moyen de rencontrer l'Autre et d'entamer dans son reflet, un travail sur soi qu'il passe par le français en classe ou par l'anglais sur le campus.

Cependant nous pouvons imaginer qu'un rapport de force persiste dans cette méthode car le tuteur, locuteur natif, détient un avantage linguistique sur l'autre. L'apprenant lorsqu'il s'exprime en français glisse toutefois vers une position de dominé. Néanmoins, l'intégration des tuteurs dans les résidences universitaires et l'accessibilité des activités organisées sur le campus passent par l'usage de l'anglais. Le recours à une langue véhiculaire instaure un pied d'égalité entre les deux locuteurs. L'étudiant et le tuteur de français se retrouvent à échanger sur un terrain linguistique

neutre et ce même s'il existe un déséquilibre langagier. La compétence interculturelle s'acquiert en outre lorsqu'il est possible de se démarquer de la position de dominant et de dominé. Le centre et la périphérie communiquent ici sur un terrain linguistique qui fait apparaître des cultures en contraste (le français) ou qui neutralise la participation de chacun dans sa position (l'anglais n'étant la langue maternelle d'aucune des deux parties).

Dans ce voyage entre soi et les cultures présentes, c'est toute la pédagogie interculturelle du tuteur qui se déploie : il doit resituer sa place car il n'est plus enseignant, il revêt surtout le masque de l'accompagnateur. Il se place aux côtés de l'étudiant, à égalité avec son étrangeté et propose une réelle interaction qui gomme les injonctions remplacées par des invitations au questionnement, discrètes et sous-jacentes. L'étudiant occupe le centre de cette relation et son cheminement doit être accompagné, en aucun cas forcé. En cela, chaque étudiant reste libre de participer aux événements ou à la conversation.

Il serait intéressant de soulever la question de la responsabilité de chacun dans cette implication. Pour cela nous pouvons convoquer la figure d'Emmanuel Lévinas reprise dans la pensée de l'éducation à l'altérité par Martine Abdallah-Preteille (« Pour une éducation à l'altérité » 129) sous la formule « Dès lors qu'Autrui me regarde, j'en suis responsable ». La question de la responsabilité de chacun dans le couple interculturel est essentielle car il semble que le tuteur détient un devoir, celui de respecter l'étudiant dans son degré d'implication dans le système. Disponible, le tuteur ne doit pas attendre de son homologue un quelconque alignement sur son comportement : « Ce qui caractérise cette éthique de la responsabilité d'autrui c'est donc l'absence d'obligation symétrique » (130). Il est responsable de l'autre parce que son statut le pose en guide et dans ce cadre doit lui laisser une place de choix. Le tuteur représente davantage un moyen d'accéder à la compétence interculturelle mais en aucun cas il ne demeure un passeur de compétence, une fin en soi. Aucune des deux parties en situation ne doit prendre l'ascendance sur l'autre car il s'agit « d'agir ensemble et non pas agir sur » (130).

Ce nouveau rôle place l'étudiant au centre de tout le dispositif. Le tuteur de français doit ouvrir des portes à l'étudiant qui vient seul, motivé par sa curiosité ou sa soif d'apprendre, se placer au milieu du système. Dans cet effort de communication et d'échanges, l'étudiant effectue sans le savoir des tâches. Il parle, pense et agit au regard de l'étrangeté du tuteur. Par conséquent, il parfait un savoir penser, un savoir agir et un savoir être, bases de la compétence interculturelle.

L'interaction, au cœur de ce système d'apprentissage, déploie des mouvements et déplace le centre et la périphérie. Échappant à la relation de dominant-dominé, glissant entre les compétences et enrichissant les rôles que chacun doit jouer, le principe d'interaction est un rouage essentiel. En tant qu'acteurs sociaux, le tuteur et l'étudiant tissent la toile d'une acquisition de la compétence interculturelle en ce qu'ils agissent chacun dans l'interaction qu'ils partagent. Le tuteur devient un outil capital de cette approche actionnelle. Le schéma mis en place recense des mouvements, déplace les centres et les périphéries jusqu'à relocaliser chaque pôle. Dans ses vagues, où se place la périphérie par rapport au centre ? Assiste-t-on à une reconstruction de chacun selon son nouveau positionnement ? Quel courant traverse ce nouveau positionnement et pour quelle(s) finalité(s) ?

III. Distinguer la relocalisation du centre et de la périphérie : un schéma d'énergies et d'égalité

Ce programme de tuteur de français révèle une nouvelle façon de penser l'internationalisation du champs, de faciliter les échanges, de créer un nouveau schéma d'interaction. Par les déplacements des rôles et des positions de chacun, nous assistons à une véritable relocalisation du centre et de la périphérie jusqu'à la reconstruction totale du schéma initial. L'énergie qui circule offre une nouvelle impulsion aux relations centre-périphérie, à la pensée du programme tout entier. Nous tentons également d'étendre notre perception de ce schéma pour lui donner un sens plus large propre au contexte hong-kongais et de lever le voile sur ses réelles aspirations.

1. La construction d'un nouveau centre : point de bascule et de rencontre

Jusqu'à présent le tuteur incarnait le centre et Hong-Kong était considéré comme une périphérie. Bercée d'influences occidentales, nourries d'apports de l'international, la ville ne peut pas être considérée comme un faubourg sino-cantonais. Aujourd'hui Hong-Kong est devenu un autre centre à plusieurs niveaux. En réactualisant sa quête identitaire et se construisant au contact et non plus sous la contrainte de l'Autre, Hong-Kong fabrique des situations où les notions de centre et de périphérie fusionnent. En terme de formation enseignante, l'université et le tuteur de français racontent l'exemple d'un programme qui repositionne les pôles et redéfinit les champs de chacun. L'université dédiée à l'éducation profite de cette expérience nouvelle au futur professeur qui expérimente un fonctionnement et acquiert un savoir à transmettre. Le programme de tuteurs de français témoigne d'une volonté de créer de nouvelles méthodes, d'explorer des pistes d'apprentissage, de rafraîchir les enjeux pédagogiques. Par toutes ces motivations qui facilitent la rencontre linguistique, culturelle et humaine la notion de centre se renouvelle. Le centre n'est plus un pôle, il n'est plus la représentation d'un axe de l'est ou de l'ouest, il ne signale plus d'ascendance. En réalité, le centre est le lieu privilégié où se déroule l'interaction. En effet, le contact est bien plus qu'un croisement. Le croisement stipulerait qu'il existe un endroit où s'aperçoivent les savoirs et les cultures. Plus qu'un croisement, c'est la rencontre qui scelle la base de la compétence interculturelle car elle propose un espace de fusion. La rencontre est centre et en ce centre se niche le point de bascule entre soi et l'Autre. La rencontre revendique un acte performatif.

L'apprenant, en s'impliquant dans cette démarche actionnelle, pénètre le nœud de l'action. Dans son apprentissage, il se confronte à l'Autre et joue des divers matériaux que le tuteur de français lui renvoie pour construire son identité, bâtir son savoir. Par métonymie, nous comprenons la stratégie d'ensemble de l'ancienne périphérie. L'enjeu de l'éducation contemporaine n'est plus concentré autour de compétences cloisonnées. En plaçant l'apprenant au cœur d'un système, la dimension d'apprentissage s'étend des notions à l'action. On convoque l'étranger pour basculer dans un monde où les actions sont les seules dominantes. Le centre nouveau est né : il est ce point

où convergent les résultantes de la rencontre. Les forces déployées agissent sur la progression totale du dispositif jusqu'à son point culminant.

Le centre n'est plus incarné par l'Orient ou l'Occident, il n'est plus personnifié ni par le tuteur de français ni par l'étudiant, il n'est plus déterminé par une langue ou une culture. Désincarcéré du cadre géographique, politique ou économique, ce nouveau centre est un autre commencement. Né dans l'*entre* de la rencontre interculturelle, il dessine ce point intérieur situé à égale distance de tous les autres points d'une circonférence. Cette fois, le centre n'est investi que par l'acte réciproque de la rencontre et de ceux qui la mettent en scène. Théâtre des acteurs sociaux, la rencontre conviviale participe de ces allers-retours constants entre l'Autre et soi-même et construit un cadre réflexif. Pour établir cette réflexion le nouveau centre convoque, écarte, utilise, rejette, manipule tous les éléments qui viennent à lui. Il esquisse des contours mouvants. Dans l'oscillation constante car toujours abreuvé de l'Autre, ce milieu n'a pas de visage déterminé. Polymorphe, il échappe également à l'enfermement spatio-temporel. A l'image des temps et des lieux que le tuteur de français investi, le centre ne se cloisonne autour d'aucun repère spatio-temporel si ce n'est que celui de l'existence, de la présence. Le centre décide et exerce une force, celle-ci domine. Il régule les intervenants et active ses énergies. Le tuteur de français se resitue hors du cadre dès qu'il n'est plus sollicité par le centre. Il fait donc partie d'une périphérie tout aussi mouvante que nouvelle.

2. La périphérie : une ceinture parsemée de points, ressources linguistiques et culturelles

Parallèlement à l'élaboration du nouveau centre, la construction d'une nouvelle périphérie s'opère. Auparavant composée d'éléments dits de la périphérie, c'est-à-dire asservis aux dominants, cette nouvelle périphérie englobe plusieurs points autrefois considérés comme centres. En fait, ce nouveau schéma établit un autre ordre basé sur des besoins et des attentes et sur le rapport intérieur/extérieur. Sur cette ceinture, nous pourrions représenter des points, points de ressources

linguistiques ou culturelles par exemple. Chaque point se situe à une distance égale des autres et du centre et vogue entre la convocation vers le centre et le retour à la périphérie selon les besoins du milieu. Tous les points de la périphérie constituent des pôles auxquels le centre fait appel lorsqu'il en a besoin. Le centre pioche tout autour de lui et de part l'existence d'une périphérie, il délimite les parties de lui-même. De l'autre côté, la périphérie située près de ces limites se retrouve flexible et mouvante, ses bordures étant constamment redessinées par les types de rencontres produites au centre. Le tuteur de français en fait partie. Comme nous l'avons vu précédemment, sa flexibilité et sa mobilité dans l'espace-temps lui permettent de répondre aux convocations. Par les masques qu'il alterne, il nourrit le centre de diverses manières car il propose différentes formes de rencontre. A son tour il peut alimenter le centre selon sa propre volonté alors qu'il a besoin d'autres points de la périphérie pour questionner une problématique. Il est tributaire de la rencontre sans quoi il ne peut exister. C'est pour cela que nous pourrions dire qu' Hong-Kong, dans sa quête identitaire et ses ambitions du vivre-ensemble, permute dans un autre système où la définition du centre et de la périphérie s'actualise en même temps que l'Histoire. Ancienne périphérie dont les habitants colonisés, parfois eux-mêmes immigrés de Chine, portaient un passeport de citoyen de seconde classe, Hong-Kong est, à sa manière, un centre asiatique en ce qu'il est point de rencontre. Sur la scène asiatique et internationale, Hong-Kong constitue un point incontournable, la ville est « Asia world city » d'après le slogan local. Ses données économiques, linguistiques ou culturelles subsistent dans notre nouveau modèle comme des couloirs de rencontre, des motifs d'interaction. Ces éléments ne sont plus des critères de classement. Dans la rencontre, ils constituent des atomes prêts à se combiner les uns aux autres et à produire une substance nouvelle.

Dans l'espace de rencontre qui se crée alors, la démarche actionnelle trace un centre et une périphérie en contact. Le milieu et sa couronne construisent des ponts et traversent les sphères diverses qui constituent le noyau de la notion culturelle. En effet ce sont plusieurs strates du rapport à la culture qui sont affectées, à échelle variable, par ces échanges. Si l'on se base sur les réflexions d'Erick Falardeau (113) plusieurs dimensions de ce rapport à la culture existent et « la dimension

sociale place le sujet au cœur des relations qu'il tisse avec les hommes, les objets et les diverses interprétations du monde ». Le réseau de sociabilisation peut, dans notre cas, délimiter la relation étudiant-tuteur étranger. Si chacun constitue un point périphérique, le savoir échangé dans le centre créé traverse, questionne et repositionne toutes les strates du rapport à la culture. Dans la réciprocité de la rencontre, l'ensemble des ces dimensions calculées au carré, semble réactualisé et demeure en mouvement. Le centre et la périphérie ne supportent plus de concept de soumission. L'égalité est une donnée essentielle du nouveau schéma, seul le besoin compte. De plus, ce besoin ne répond pas forcément à un déficit. Il peut éventuellement combler un manque mais plus largement s'inscrire dans n'importe quelle problématique. Encore, le savoir qu'il serait possible de qualifier d'émotionnel constituerait l'un des ponts les plus importants du système. Mêlé de savoir-faire, de savoir-être et de savoir-vivre, il participe d'une égalité des places de chacun.

Ce postulat défend une forme d'égalité mise en place après des périodes de domination totale. Ce programme de tuteur de français ne hiérarchise que très peu les rapports avec les étudiants dès lors qu'ils sont rencontrés hors de la salle de classe soit la grande majorité du temps. On peut y voir une manière de l'université de s'inscrire dans la mouvance actuelle. Consciente de la familiarité des étudiants locaux avec les étrangers et du caractère très traditionnel du fonctionnement social de l'individu en interne, elle propose une politique d'ouverture à l'autre sur la base de l'égalité. Elle favorise la mobilisation de sources d'énergie pour faire confluer les points de la périphérie vers le centre-rencontre. D'autres énergies font partie de ce processus et construisent ensemble de nouvelles préoccupations.

3. La mouvement commun du centre de la périphérie : des énergies motrices, universelles et équilibrées

Pour que la rencontre ait lieu, elle doit activer le sens du centre. Des énergies doivent circuler dans le schéma et se précipiter vers des objectifs communs. L'énergie doit circuler de manière libre. Nous pourrions la rapprocher de l'énergie reconnue par des pratiques ou arts

martiaux asiatiques. Pour résumer, plus cette vitalité est abondante dans la circulation énergétique, comme le *qi* base de la médecine chinoise, plus elle prévient d'éventuels problèmes et repousse la négativité. Aucun excès n'est à redouter car l'énergie en abondance ne fait que dynamiser le système et convoquer d'autres centres comme autant de dialogues à initier.

La première énergie qui parcourt le système est la curiosité. Dans la rencontre, la curiosité pousse à l'acte et soulève des questions. Énergie motrice essentielle, son concept n'est pas partagé de la même manière dans les diverses cultures cependant elle s'exprime par une interpellation de l'Autre. La curiosité, attitude psychologique d'intérêt, tend à l'intelligibilité de la situation et questionne ici les centres et les périphéries, le tuteur et l'apprenant. Elle témoigne d'une attitude positive, d'une disponibilité de l'esprit à découvrir, à discuter d'un problème. Dans les questionnements plus larges manifestés par les étudiants au contact du tuteur la reconnaissance de la différence et l'acceptation de soi amènent progressivement une réflexion sur le vivre-ensemble et l'harmonie entre les points périphériques.

Par la discussion et ses répétitions, l'énergie du questionnement empêche tout enfoncement dans un modèle et anime de nouvelles compétences, prépare des transformations, conforte des concepts, nourrit des idées. Nous pouvons considérer que le centre alimente l'évolution de soi dans le rapport à l'Autre poussé par cette énergie du questionnement. Dans la préservation ou l'évolution de ses traditions par exemple, nous entendons une volonté de discuter et de s'actualiser au regard des diversités et des relations qui se tissent. Dans une vision plus large, la compétence interculturelle qui résulte de cette rencontre permet également la construction d'un vivre-ensemble, d'un métissage d'idées, d'une identité bâtie sur la mosaïque culturelle. La rencontre trouve un accomplissement en ce qu'elle coordonne des initiatives toujours plus inclusives. Créer de nouveaux partenariats et de nouveaux réseaux marque le tournant d'un centre mouvant qui côtoie et interagit avec l'extérieur, avec l'international par exemple.

Puis, au sein même de cette force du questionnement se fabrique une autre énergie. Dans le cœur du dialogue interculturel se cache une vitalité humaine essentielle à l'égalité de chacun dans

la rencontre : la complicité, preuve de reconnaissance et d'adaptation à l'Autre. Celle-ci peut s'épanouir dans le partage de l'implicite par exemple. Cette notion en appelle à l'individualité et à la sensibilité de chacun fondues dans le discours commun et en phase avec la compréhension d'un énoncé tacite. Le naturel qui en découle témoigne d'une condition semblable, d'une intelligibilité mutuelle, d'une sensibilité réciproque. Geneviève Zarate (20) insiste sur le rôle de l'implicite dans ses travaux sur l'enseignement d'une culture étrangère. « L'implicite ordonne le quotidien en imposant de façon clandestine une vision du monde » nous dit-elle. Dans le contexte familial cette affirmation nous semble évidente. Certes, elle ne s'efface pas non plus dans les rapports hiérarchiques lorsqu'ils existent mais on peut toutefois se questionner sur ce phénomène dans le nouveau « centre » décrit. Cette énergie de l'implicite entraîne la relation complice qui s'élabore à l'intérieur de l'espace de rencontre. Elle exclut ceux qui n'entendent pas cette même interprétation du monde. D'un point de vue symbolique comme social, la complicité tend, à un certain degré, vers l'intime. Si chacun se reconnaît dans une lecture commune, celle-ci concrétise le partage et l'adaptabilité. Énergie motrice, la complicité nichée dans l'interaction du centre remet tous les protagonistes sur un plan d'égalité et charpente le rapport naissant. De ce fait, elle reconnaît à chacun une place et « la maîtrise du jeu social [qui] passe plutôt par la capacité de chacun d'en éprouver l'élasticité, d'en mesurer les seuils de tolérance, d'en repousser, de façon subjective et subversive, les limites » (19).

Trouver sa place dans une collectivité, aide alors à regagner un statut, affirmation de l'existence de soi, de son identité. La conception du tuteur de français constitue une amorce de ce mouvement global qu' Hong-Kong tente de développer. L'université de l'Éducation parie, dans le lancement de ce programme, sur une expérience de soi par le regard de l'Autre. La mise en place d'un statut égalitaire qui exclut des rapports de domination et promeut une diffusion d'énergies positives souffle aux nouvelles générations de professeurs l'idée de la formation d'un esprit équilibré, riche, ouvert et disposé à toutes formes d'interactions et d'actualisations. L'énergie

circulant entre le nouveau centre et la nouvelle périphérie symbolise ce désir d'émancipation, d'apprentissage constant et de progrès.

L'harmonie, bien précieux des préoccupations asiatiques devient un enjeu primordial. Elle prévaut sur le campus dans l'ouverture à d'autres mondes éducatifs et culturels. Elle est le moteur d'un vivre-ensemble à l'échelle universitaire, sociale, culturelle, nationale et même mondiale. A l'échelle de l'université les questions de la découverte de l'Autre, du positionnement de soi, du vivre-ensemble font l'expérience de l'harmonie que le tuteur et l'apprenant transcendent dans le prisme de la rencontre.

Cette relocalisation du « centre » et de la « périphérie » insufflée par le tuteur-agent et l'étudiant-acteur écrit à sa façon le « savoir-dire, savoir-faire et savoir-reconnaître » (Zarate 13) que le nouveau rendez-vous interculturel concentre dans des énergies libérées par une soif de connaissance et de reconnaissance égalitaire. Dans la finalité des rapports humains, finissons sur la polyphonie du cœur de l'interaction, du chœur de la rencontre où les actions telle qu' « apprendre à DIRE, mais aussi à SE DIRE et surtout à DIRE AVEC » (Abdallah-Pretceille ; « Communication interculturelle, apprentissage du divers et de l'altérité » 57) s'unissent dans un même écho.

Conclusion

The Education University of Hong-Kong promeut la dimension internationale de sa politique d'établissement en proposant ce programme de tuteur de français à tous ses étudiants. Cette démarche place le tuteur au cœur d'une vaste mission. A la fois enseignant, représentant, aîné, il est présent sur divers fronts et entre dans toutes les sphères de la vie universitaire, de la salle de classe aux résidences étudiantes. La création de son espace dédié, le bureau, est un premier point de rencontre possible tandis que sa présence s'étend sur tous les sites dans un temps qui se superpose à tous les calendriers déjà existants et qui échappe au temps de la pédagogie traditionnelle. Ce décloisonnement du français facilite visibilité et accessibilité. Cet apprentissage par la proximité met à disposition le tuteur comme un outil par lequel l'étudiant accède à une forme de

questionnement de l'Autre, de soi et des cultures. Le mouvement du centre vers la périphérie manifeste une volonté de coller au plus près aux besoins des apprenants et de se tenir flexible et disposé à l'écoute et au dialogue.

De son côté, la périphérie s'oriente vers le centre selon les profils. Une impression de familiarité avec l'étranger ne révélant pas pour autant une connaissance de l'Autre peut actualiser son savoir. Ce repositionnement dans une société multiculturelle demande d'interagir de plus en plus avec les autres tant le vivre-ensemble est une question d'actualité ardente. Au contraire se reconnaître étranger au cœur d'un système que l'on croyait être le sien remet en perspective la connaissance de soi. Dans tous les cas, dépasser les contextes et les définitions semble, dans la rencontre avec l'Autre, aider au développement de soi. Le représentant du centre et celui de la périphérie fusionnent dans une démarche actionnelle consacrée par la rencontre et l'interaction. Ce système participe de l'acquisition d'une compétence interculturelle. Celle-ci introduit une idée du vivre-ensemble qui déplace les positions, les rôles et les enjeux du centre et de la périphérie.

La rencontre se trouve au centre car elle renferme l'action-clef du dispositif : l'interaction. La périphérie se transforme alors en un espace égalitaire où tous les points culturels et linguistiques sont recensés. Chacun est considéré comme point de ressources. Ce schéma, traversé par de nouvelles énergies échappe à toute forme de domination car le tuteur et l'étudiant se retrouvent dans une sphère de partage, non plus dans un rapport hiérarchique. La curiosité constitue une énergie telle qu'elle pousse à entrer en contact avec l'Autre tandis qu'une énergie du questionnement tente de démêler des problématiques à des stades différents. L'harmonie, à la fois moyen et but, préserve le dispositif et évite toute forme de contamination venue de l'extérieur. Même s'il a ses limites, ce programme est avant tout une expérience humaine qui met en scène des acteurs sociaux dont de futurs enseignants. Il est donc possible de prendre un peu de hauteur et de relier cette volonté aux changements que l'on observe à Hong-Kong ses dernières années et qui ne cessent de questionner l'identité du territoire et de ceux qui le composent.

Aujourd'hui rendue à la Chine après plus d'un siècle de servitude dans l'empire britannique, la ville est considérée comme un centre, un centre de rencontres de nature diverses. Parmi elles, la rencontre du tuteur de français et de l'étudiant personnifie peut-être ce mouvement double : se rapprocher du centre en perçant le noyau de l'interaction et se recentrer sur la périphérie, couronne de ressources universelles et d'égalité. Ce programme de tuteur de français pourrait s'ouvrir à des tuteurs francophones venus de pays différents ce qui réactualiserait le visage du français et de ses enjeux dans le monde diplomatique, universitaire ou économique. Il questionnerait de nouvelles problématiques à travers de nouvelles rencontres et élargirait le prisme des découvertes. De nouveaux centres pourraient éclore, libérés à leur tour du schéma traditionnel centre-périphérie, dominant-dominé, porteurs d'énergies nouvelles qui resserreraient davantage les liens de toute la scène internationale.

Bibliographie

- Abdallah-Preteuille, Martine. « Apprendre une langue, apprendre une culture, apprendre l'altérité », *Les Cahiers Pédagogiques*, 360, 1998, 49-51.
- - -. « Pour une éducation à l'altérité », *Revue des Sciences de l'Éducation*, 23(1), 1997, 123-132.
- - -. « Communication interculturelle, apprentissage du divers et de l'altérité », Congrès International 2008 *Année Européenne du Dialogue Interculturel : Communiquer avec les Langues-Culture*, Université Aristote de Thessaloniki, 2008, 51-57.
- Dreyer, Serge. « Apprentissage du français et motivation existentielle. Le cas des universités à Taiwan », *Lidil*, 40, 2009, 31-47.
- Falardeau, Erick ; et al. « Rapport à la culture et formation du sujet lecteur », *Didactique du Français, le Socioculturel en Questions*, Presses universitaires du Septentrion, 2009, 111-122.
- Platt, Jennifer. The Development of the « Participant Observation » Method in Sociology: Origin Myth and History. *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, 19, 1983, 379-393.
- Zarate, Geneviève. « Enseigner une culture étrangère ». *Recherches/Applications*, Hachette, 1986.

A propos de l'auteur

Marika Abadie débute sa carrière dans l'enseignement en Chine continentale en 2011. Après une expérience réussie à l'université de Xiangtan dans la province rurale du Hunan, elle poursuit l'aventure pédagogique en intégrant l'université Sun-Yat Sen sur le campus de Zhuhai (Guangdong). A l'Institut Franco-Chinois de l'Énergie Nucléaire elle coordonne le français en classe préparatoire et s'intéresse particulièrement à l'enseignement de la méthodologie et au français de la physique. Ses préoccupations tournent autour des croisements de savoirs et de matières. Elle publie alors, dans le cadre du cinquantième anniversaire des relations diplomatiques France-Chine un article intitulé « De la curiosité dans les rencontres franco-chinoises » (SYSU/Lyon III). Aujourd'hui Senior French International Tutor à The Education University of Hong-Kong, elle encadre l'équipe de tuteurs internationaux et a pour mission la promotion du français et de la culture française au sein de l'établissement.